

« Il y a dans le trail une forme de surenchère permanente »

Alors que la pratique du trail et de l'ultra-trail s'est démocratisée, le sociologue Olivier Bessy interroge la quête d'infini des coureurs à pied. L'impact environnemental et économique de cet engouement appelle à une prise de conscience

Recueilli par Romain Bely
r.bely@sudouest.fr

Le séminaire réunissait une quinzaine de chercheurs, thésards et doctorants, jeudi 18 septembre à l'Université de Pau et des Pays de l'Adour. Les sociologues Olivier Bessy (UPPA) et Florian Lebreton (Université du Littoral Côte d'Opale) ont convoqué plusieurs spécialistes du trail pour analyser l'engouement autour de la discipline. Le sujet est au menu du dernier ouvrage d'Olivier Bessy, lui-même traileur, paru le 22 septembre aux Éditions Outdoor, « Courir sans limites ; la révolution de l'ultra-trail (1990-2025) ».

Le trail est devenu un phénomène de société au point d'intéresser la recherche universitaire. Combien de chercheurs travaillent sur ce sujet ?

J'avais invité quatre chercheurs confirmés pour ce séminaire et nous avons rencontré huit jeunes doctorants de Staps, géographie, sociologie et gestion qui représentent l'ensemble des disciplines concernées par le trail. Ces thèses sont réparties géographiquement dans les Pyrénées, les Alpes, en Espagne, en Bourgogne, dans le Val de Loire... La

« Il y a dix ans, chaque coureur faisait deux trails en moyenne, aujourd'hui il en court quatre »

discipline a beaucoup évolué depuis le premier séminaire qu'on avait organisé il y a neuf ans, en décembre 2016. On était aux prémices de cet engouement. Nous avons notamment invité Nicolas Darmaillacq qui débutait sur la Skyrhune [un trail qui s'est arrêté au bout de dix ans en 2024 pour s'opposer au trail business].

Le trail n'est plus l'apanage de sportifs confirmés. Il remplace peu à peu le marathon dans l'imaginaire collectif...

Exactement. Si tu veux vraiment te valoriser et en retirer des bénéfices symboliques, tu dis que tu as terminé un ultra et pas n'importe lequel. C'est plus ludique, ça allie le sport à la découverte d'un milieu monta-

gnard. Il convoque l'imaginaire de la nature, de la liberté. On compte aujourd'hui 7 000 courses de trail organisées en France alors que ça n'existait pas il y a vingt ans. Un nouveau monde s'est créé en un quart de siècle, avec sa communauté, ses médias, ses événements, ses champions comme Kilian Jornet. C'est vraiment tout un écosystème.

Cette pratique semble plus répandue chez les urbains en mal de plein air que chez les ruraux et montagnards. On se trompe ?

Vous avez raison, c'est un phénomène qui est d'abord urbain mais en train de se diffuser au-delà des villes, dans le milieu rural. Mais au départ, c'est vraiment un phénomène urbain qui concerne plutôt des hommes, CSP +, dans les 40, 45 ans qui veulent sortir de la monotonie du quotidien et de ses contraintes. C'est aussi en train de se rajeunir et conquérir un public plus féminin, surtout sur les distances courtes.

Cela a créé un nouveau rapport à l'environnement. Ce n'est plus une nature ressource, c'est une nature terrain de jeu, associée à un usage contemplatif. On doit se questionner par rapport à la durabilité de cette pratique, à son lien avec l'environnement, ce que j'appelle l'écoresponsabilité.

Partir de la ville pour aller courir en montagne et profiter de la nature... N'y a-t-il pas là une contradiction ?

Complètement, c'est très antinomique. C'est tout l'enjeu actuel. Les champions qui s'engagent sur les plus grands ultra-trails du monde en sont le miroir grossissant. Xavier Thévenard [triple vainqueur de l'ultra trail du Mont-Blanc, NDLR], qui se fait aujourd'hui le chantre d'un trail plus vert qui interdirait aux athlètes de haut niveau de prendre l'avion, l'a pris pendant des années...

La démocratisation de l'ultra-trail, c'est aussi la création de grosses machines comme l'Ultra-Trail du Mont-Blanc (UTMB) qui est critiqué pour le business qu'il constitue...

L'UTMB, c'est vraiment l'avatar de ce modèle sans limites. C'est le scénario dans lequel on est encore majoritairement aujourd'hui, qui nous amène à être encore dans la surcon-



Sur la route de l'Euskal Trail, à Saint-Étienne-de-Baïgorry le 30 mai 2025. ARCHIVES BERTRAND LAPÈGUE / SO



Olivier Bessy, vient de publier « Courir sans limites, la révolution de l'ultra-trail (1990-2025) ». R. B. / SO

« Il y a une forme de surenchère où on va chercher à faire toujours plus grand, toujours plus loin, toujours plus de dénivelé »

sommation. Il y a une forme de surenchère permanente où on va chercher à faire toujours plus grand, toujours plus loin, toujours plus de dénivelé, toujours plus de spectacle. Cela interroge forcément par rapport aux valeurs originelles du trail.

Quand on observe le nombre de personnes que ça draine, coureurs et suiveurs, il faut penser aux transports que cela génère. 10 000 coureurs, c'est 100 000 personnes sur place avec plus de médias, plus d'annonceurs, de sponsors. Il est nécessaire de repenser cet équilibre.

Comment procéder ? Limiter le nombre de courses ? Le nombre d'inscrits ?

Bien sûr, il faut rentrer dans un processus de renoncement, arrêter d'augmenter le nombre de courses, d'élargir le nombre de coureurs, etc. Il y a dix ans, chaque coureur faisait deux trails en moyenne dans l'année, aujourd'hui il en court quatre. Peut-être faut-il diminuer le nombre de coureurs de manière générale, limiter le nombre d'étrangers par épreuves pour diminuer l'impact des transports. Organiser une épreuve tous les deux ans plutôt que tous les ans. Il existe des petits trails locaux qui sont très vertueux et ne visent pas le gigantisme. Mais

c'est une posture difficile à tenir dans une société qui consomme autant de grands événements.

A-t-on une idée du chiffre d'affaires global de la discipline ?

Si on compte uniquement les équipements et les chaussures, on est déjà sur un marché à plus de 20 millions d'euros. Le trail a modifié les usages de la montagne avec des équipements plus légers, des tenus plus seyantes. Il faut ajouter à cela les retombées économiques des grands événements. Les acteurs locaux le savent, ils cherchent à monter des courses pour améliorer leur image, créer de l'attractivité.

Pour les zones de montagne, c'est aussi une réponse à la menace qui pèse sur le ski avec le réchauffement climatique...

Oui, ça rentre dans un processus de diversification de l'activité touristique par rapport aux activités traditionnelles. Chamonix qui a longtemps été la capitale mondiale de l'alpinisme est désormais la capitale du trail avec l'UTMB. Mais il n'y a pas que la montagne. Les Causses sans le Festival des Templiers, ou La Réunion sans la Diagonale des fous, ce n'est pas tout à fait pareil en retombées touristiques. C'est normal qu'une activité économique se crée, mais il faut raisonner ce business.

